



Dans les « Archives » de l'Archeologie. Relire Les Mots et les choses aujourd'hui

*Inside the « Archives » of Archeology. Re-reading
The Order of Things today*

Philippe Sabot*

Université de Lille – Lettres et Sciences humaines, Villeneuve-d'Ascq, França

Résumé

Cet article se propose d'interroger le projet archéologique de Foucault non pas seulement d'après ses propres principes théoriques et du point de vue d'une analyse interne de son développement mais aussi d'après sa genèse philosophique et conceptuelle, telle que les archives désormais disponibles à la Bibliothèque nationale de France permettent de la reconstituer. Cette reconstitution permet en particulier de mettre en lumière les incertitudes, voire les ambiguïtés qui sont attachées à la notion d'archéologie — une notion qui reste fortement marquée par l'influence de la phénoménologie) au moment même où Foucault rédige *Les Mots et les choses*.

Mots-clés : Archéologie. Archives. Événement. Foucault. Origine.

* PS: Doutor em Filosofia, e-mail: philippe.sabot@univ-lille3.fr

Abstract

This paper aims to question Foucault's archeological project not only about its own theoretical principles and through an inherent analysis of its development, but also through an analysis based on its intellectual and conceptual genesis : such a reconstruction could be based on the archives which are now available in the « Fonds Foucault » at the Bibliothèque Nationale de France. Particularly, this reconstruction allows us to highlight the uncertainties, perhaps the ambiguities of the very notion of « Archeologie » : this notion remains marked by the influence of phenomenology at the same time where Foucault wrote The Order of Things.

Keywords: Archeology. Archives. Event. Foucault. Origin.

Introduction

En quoi la lecture que nous pouvons faire des *Mots et les choses* aujourd'hui diffère-t-elle de celle de ses premiers lecteurs, au milieu des années 1960 ? Une première réponse à cette question s'impose immédiatement : l'ouvrage de 1966, cette singulière « archéologie des sciences humaines », est profondément inscrit dans son époque, dans les débats qui ont entouré et accompagné le développement du structuralisme en France aussi bien que dans les relations privilégiées que la philosophie française a pu entretenir depuis le début du XX^e siècle avec la littérature et avec la critique littéraire. Par conséquent, relire *Les Mots et les choses* aujourd'hui semble nous placer face à une difficulté ou du moins face à une alternative : soit il s'agit d'une relecture « historique » qui prend le parti (internaliste) de se plonger dans les débats d'une autre époque, afin d'en restituer le cadre théorique, les enjeux spécifiques et d'en évaluer l'impact sur le style de pensée de Foucault ; soit il s'agit d'une relecture « critique » visant à apprécier à distance, et avec le recul nécessaire, depuis notre propre époque, les différents thèses avancées par l'archéologue du savoir dans cet ouvrage afin d'en définir précisément l'apport et les limites du point de vue de l'histoire des sciences ou afin de confronter de manière systématique la démarche archéologique

à d'autres présupposés épistémologiques et philosophiques qui la rendent problématique.

Dans les lignes qui vont suivre, nous voudrions montrer que ces deux pistes de lecture ne s'excluent pas mutuellement mais qu'elles peuvent au contraire se combiner dans une démarche qui cherche à interroger le projet archéologique de Foucault non pas seulement d'après ses propres principes théoriques mais aussi d'après sa genèse philosophique et conceptuelle, telle que les archives désormais disponibles permettent de la reconstituer. Il sera donc question, dans les lignes qui vont suivre, de cette opération de reconstitution, telle qu'elle a accompagné le travail éditorial que nous avons réalisé sur *Les Mots et les choses* en particulier dans le cadre de l'édition des *Œuvres* de Michel Foucault dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en 2015.

Quelles archives ?

Ce travail éditorial a largement bénéficié de l'accès au fonds d'archives déposé à la Bibliothèque Nationale de France depuis 2013 et qui contribue de manière générale à renouveler notre compréhension du travail de Foucault : non seulement d'ailleurs du point de vue de son contenu, qui se trouve effectivement éclairé ou mis en perspective du fait de l'accès à de nouveaux documents (comme des notes préparatoires, des fiches de lecture ou des versions manuscrites de ces livres publiés), mais aussi du point de vue de sa manière même d'élaborer ou de réélaborer ses idées, et d'abord de constituer et d'utiliser ses *corpus* matériels. S'agissant des *Mots et les choses*, l'édition critique de ce texte nous a conduit à le relire à la lumière du réseau d'archives qui en a rendu possible l'écriture et qui en éclaire certains enjeux cruciaux. Cela revient à confronter ce que nous lisons ou pouvons lire dans l'archéologie de 1966 et le travail d'élaboration dont les archives de l'archéologue portent la trace. Avant d'entrer dans cette « fabrique » du texte, il importe toutefois de préciser de quelles archives il est question ici. Il est possible à cet égard de distinguer trois séries de documents, de nature

hétérogène, qui permettent de produire en quelque sorte l'archéologie de la pensée archéologique de Foucault¹.

Une première série de documents, difficiles à dater précisément mais qu'il est possible de renvoyer quand même à la période d'élaboration du projet des *Mots et les choses* (1963-1965 environ), consiste dans le volumineux « Dossier préparatoire aux *Mots et les choses* » qui rassemble plus de 850 fiches de prises de notes (principalement des citations et des éléments bibliographiques), regroupées par Foucault lui-même en plusieurs dossiers séparés correspondant aux grands domaines de savoir qui sont étudiées dans l'ouvrage de 1966 : « Analyses des richesses » (174 fiches) ; « Grammaire » (221 fiches) ; « Histoire naturelle » (260 fiches), « Homme » (18 fiches), « Philosophie du langage » (149 fiches). Ces différents dossiers, qui rassemblent à bien des égards la matière première de l'archéologie foucauldienne en tant qu'analyse des discours et des *corpus*, occupent, dans le Fonds Foucault de la BnF, une boîte entière².

Une deuxième série d'archives, datée de 1963-1965, est constituée par les notes (parfois brèves, parfois plus développées) que Foucault jette dans des petits cahiers qui constituent ce qu'il est désormais convenu d'appeler son « Journal intellectuel »³. Plusieurs de ces cahiers concernent des réflexions préparatoires aux *Mots et les choses* (en particulier les cahiers numérotés 3 et 4), et nous verrons par la suite qu'ils constituent une longue rumination autour de la définition même d'un type d'analyse qui finira, après beaucoup d'hésitations, par être désigné comme une analyse « archéologique ».

¹ Nous reprenons ici la présentation des archives que nous avons proposée dans la « Note sur le texte des *Mots et les choses* », in Michel Foucault, *Œuvres*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, v. 1, p. 1593-1596.

² Il s'agit de la boîte XXXI. L'inventaire matériel de ce « Dossier préparatoire » a été réalisé par un collectif de chercheurs dans le cadre d'un projet ANR-Corpus intitulé « La bibliothèque foucauldienne ». Les résultats de ce travail, en particulier la numérisation et l'archivage de l'ensemble des fiches de lecture de Foucault, sont disponibles en ligne sur le site du projet « La bibliothèque foucauldienne » : <http://lbf-ehess.ens-lyon.fr/>. Sur le travail d'archive, voir également Ph. Artières, J.-F. Bert, P. Michon, M. Potte-Bonneville et J. Revel, « Dans l'atelier de Michel Foucault ». In: C. Jacob, dir., *Les Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Éditions Albin Michel, 2011, p. 944-962.

³ Ces cahiers du « Journal intellectuel » (datés respectivement « Juillet 1962 – décembre 1963 » et « Août 1963 – décembre 1965 ») sont rassemblés dans deux boîtes d'archives : il s'agit des boîtes XCI et XCII du Fonds Foucault de la BnF.

Il faut enfin mentionner un troisième bloc d'archives, encore de nature différente, puisqu'il s'agit cette fois des notes de cours préparées par Foucault en vue des séances de présentation des *Mots et les choses* à la Faculté de philosophie de São Paulo, où Foucault se rend, à l'invitation de Gérard Lebrun, en octobre 1965, soit quelques mois avant la publication en France de son ouvrage⁴. Il s'agit, selon les indications données par Daniel Defert, d'un « fragment » du premier jet des *Mots et les choses* : la pochette rassemblant ces notes porte la mention suivante : « Cours São Paulo 1965. M. et C. préparation ». Il est à noter que le dit « fragment » est livré dans ces notes de cours amputé de ce qui devait être une introduction générale ou une version manuscrite du chapitre consacré aux *Ménines* (publiée dès l'été 1965 dans la revue *Le Mercure de France*)⁵. Il reste néanmoins fort consistant puisqu'il s'agit en réalité de plus de 154 feuillets recto-verso (plus de 300 pages donc) où l'on voit apparaître, dans un style plus nettement pédagogique que celui des *Mots et les choses*, la ligne d'ensemble de l'argumentation de l'ouvrage de 1966, augmentée de quelques passages qui donnent des développements instructifs : sur l'homme et le langage, sur la littérature, sur la linguistique (et son rôle de modèle au sein des sciences humaines — une question très débattue à l'époque⁶), et plus généralement sur la situation de l'archéologie par rapport à la phénoménologie et au « structuralisme ». Le cours de São Paulo insiste de ce point de vue davantage que le livre qui paraît six mois plus tard sur la dualité du structuralisme et de la phénoménologie, rapportée à la question des rapports de la forme et du sens, et qui constitue l'actualité philosophique dont l'archéologie est contemporaine, dont elle opère le diagnostic et dont elle évalue les possibilités propres en cherchant à se situer elle-même par rapport à ce réseau de nécessité auquel elle appartient.

⁴ Ces notes de cours sont rassemblées dans la boîte XLVII du Fonds Foucault de la BnF. Elles doivent être éditées prochainement à la suite de l'édition des cours de Michel Foucault au Collège de France. Pour une première présentation du plan de ce cours, voir notre « Note sur le texte des *Mots et les choses* », in Michel Foucault, *Œuvres*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, v. 1, p. 1595-1596.

⁵ Voir Michel Foucault, « Les Suivantes » (1965), in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, vol. 1, texte n°32.

⁶ Voir par exemple Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chapitres II-V, ou encore Michel Foucault, « Linguistique et sciences sociales » (1969). In : *Dits et écrits*, v. 1, texte n. 70.

Ajoutons que ces notes de cours s'appuient largement, tout comme le texte final des *Mots et les choses*, sur le « Dossier préparatoire » en insérant donc dans les développements successifs sur la Renaissance, sur l'âge classique et sur la modernité des références et des citations qui en sont issues.

Nous avons donc affaire à une masse considérable de notes, fiches de lectures, manuscrits préparatoires dont il s'agit alors de savoir ce qu'ils apportent à notre compréhension des *Mots et les choses*, comment sur certains points ils la confortent mais aussi comment sur d'autres, ils la dérangent et l'inquiètent, renouvelant encore et encore la connaissance que nous avons de ce livre décidément bien connu et mal connu à la fois. Pour présenter quelques-uns des éléments de réponse à ces questions, nous allons revenir surtout sur les deux premières séries d'archives mentionnées, en vue de leur assigner une fonction spécifique dans l'élaboration de l'ouvrage de 1966. Commençons donc par évoquer les fiches de lecture, le « Dossier préparatoire aux *Mots et les choses* » dont le statut semble à première vue le moins problématique et fort instructif dans la mesure où ce dossier d'archives nous place au plus près de la fabrique de l'archéologie sous son versant documentaire et opératoire, entre histoire, épistémologie et philosophie.

Le « Dossier préparatoire aux *Mots et les choses* » : de l'anthologie à l'archéologie

Un tel dossier nous fournit des indications précieuses sur la manière dont a pu s'opérer la corrélation entre l'établissement du matériel de l'archéologie et l'élaboration archéologique elle-même, et également sur la manière dont celle-ci ne peut se soustraire à la pression matérielle et à la sélection préalable des archives documentaires. Ceci permet déjà de relativiser des lectures trop rapides des *Mots et les choses* dont on a pu dire ou laisser penser qu'il cherchait à imposer un cadre d'analyse préétabli et des découpages historiques arbitraires (les *épistémès*) au matériau discursif des époques du savoir étudiés, matériau qu'on lui a souvent reproché de méconnaître, voire de négliger.

La densité et la quantité des sources documentaires qui étayent en réalité le propos archéologique donnent au contraire un accès renouvelé au travail archéologique de Foucault en mettant en lumière l'établissement et l'usage des sources et des ressources documentaires qui nourrissent de manière continue sa pensée et ses analyses.

En un sens donc, ce travail de compilation nous instruit sur la manière dont se construit l'archéologie mais aussi, plus fondamentalement, sur la manière dont Foucault l'envisage, donc sur ses enjeux propres. L'archéologie entend en effet prendre en compte les coupures et les discontinuités qui affectent le développement historique des formes de savoir. Cette visée suppose la patiente reconstitution des débats qui ont pu organiser les différents champs du savoir en vue justement de rapporter ces débats au « système général de pensée dont le réseau, en sa positivité, rend possible un jeu d'opinions simultanées et apparemment contradictoires »⁷. Cette visée rend compte du mouvement général d'élaboration de la recherche qui prend forme dans *Les Mots et les choses* et qui tend à remonter des choses dites et pensées à une époque donnée à ce qui les a rendus possibles, dicibles et pensables. C'est cette démarche que Foucault, dans une note de son Journal (datée de 1964, Cahier 5), énonce de la manière suivante : « Une histoire non de ce qui a été pensé, mais de ce qui l'a rendu pensable »⁸. Dans ces conditions, le travail archéologique doit éviter toute approximation et, en vue d'identifier les points de rupture, les persistances et les modes d'enchaînement des savoirs, leurs isomorphismes aussi, Foucault entreprend manifestement de prendre connaissance de l'intégralité de l'archive d'une époque : « Il ne doit pas y avoir de choix privilégié. Il faut pouvoir tout lire, connaître toutes les institutions et toutes les pratiques »⁹. Ce principe d'exhaustivité rend compte de la masse documentaire accumulée par Foucault en vue de l'écriture des *Mots et les choses*. Il rend compte également d'une stratégie d'archivage qui renonce à choisir *a priori* les « auteurs » ou les « œuvres » les plus importants

⁷ Michel Foucault, *Les Mots et les choses* (1966), *op. cit.*, p. 1124.

⁸ Dans le Journal, cette note est suivie de l'indication : « Heidegger ».

⁹ « Michel Foucault, *Les Mots et les choses* » (1966), entretien avec R. Bellour, in *Dits et écrits*, v. 1, texte n. 34, p. 499.

ou supposés tels selon l'histoire de la philosophie, des idées ou des sciences¹⁰, et accumule plutôt les citations pour constituer un réseau de correspondances qui forme comme la trame matérielle de l'*épistémè*.

Concrètement, les fiches de lecture composent un vaste recueil de citations (plus ou moins longues, rarement plus de deux par page, souvent une seule, étalée à travers la page) identifiées chacune par un titre générique qui fait lien entre plusieurs fiches, plusieurs citations du même auteur ou d'auteurs différents : « La chaîne des êtres », « Amour et haine des plantes les unes pour les autres », « Théorie des signatures », « La ressemblance et la fiction » (Don Quichotte), etc. Ce sont ces citations (du moins une large part d'entre elles) qui se retrouvent dans le corps du texte des *Mots et les choses* où leur sélection et leur réagencement final vient reconstituer l'archive d'une époque¹¹. Les fiches peuvent également être rangées dans des intercalaires qui identifient des thématiques pertinentes : par exemple, dans le dossier « Histoire naturelle », on trouve des sous-dossiers consacrés aux différentes figures de la similitude : *Convenientia*, *Aemulatio*, Sympathie, Signatures et ressemblances, ou encore Cuvier, Lamarck... Les mêmes auteurs, les mêmes œuvres peuvent également être cités dans différents intercalaires qui fixent ainsi des règles d'usage des citations pour l'écriture des *Mots et les choses*. L'une de ces règles paraît être de dissocier autant que possible le noyau thématique de la citation de son inscription dans la logique continue d'une œuvre ou de l'inscription de cette œuvre dans une histoire des idées ou de la philosophie qui lui assignerait une place et une signification préalables.

Le fichier foucaldien, en tant que recueil de citations, se constitue d'abord à partir d'une opération d'extraction, de soustraction, voire de

¹⁰ Voir la suite de l'entretien avec R. Bellour : « Aucune des valeurs reconnues traditionnellement dans l'histoire des idées et de la philosophie ne doit être acceptée comme telle. On a affaire à un champ qui ignorera les différences, les importances traditionnelles » (*Ibidem*).

¹¹ Ce dispositif de mise en fiche et de citations pourrait évoquer jusqu'à un certain point la pratique leirisienne du fichier, pratique issue elle-même des recommandations d'exhaustivité et d'objectivité faites aux ethnographes du début du siècle dernier par Marcel Mauss dans son *Manuel d'ethnographie* (1926). Le fichier de Leiris rassemble des faits vécus que l'autobiographie met en forme dans ce que Leiris appelle un photo-montage : donner une forme de nécessité à ce qui est d'abord donné dans la forme contingente d'un dit, d'un pensé ou d'un vécu.

fragmentation qui dénoue les parentés premières (celles liées à l'auteur ou à l'œuvre en particulier) pour réarticuler les archives du savoir (la masse de choses dites et pensées) à l'archive d'une époque, pour réarticuler l'*anthologie* à l'*archéologie*. Envisagé du point de vue de leur étayage sur ce fichier, on dira alors que *Les Mots et les choses* opère un *travail d'archéologisation* du savoir consistant à rapporter donc ce qui est dit et pensé (l'archive au sens matériel) au système du dicible et du pensable (l'archéologique) qui, dès lors qu'il est circonscrit, fait époque, définit donc les contours d'une *épistémè* dans l'ordre du savoir.

On peut se faire une idée plus précise de la nature et de la portée d'un tel travail d'archéologisation en prêtant attention aux modalités de constitution des *corpus*, et donc de certains groupements de fiches et à leur usage dans le travail archéologique. Prenons un exemple où l'archéologisation suit les nervures d'une histoire des sciences constituée et s'étaye sur un *corpus* préétabli. Dans le chapitre consacré à l'histoire naturelle, Foucault s'appuie en effet sur le travail de l'historien des sciences Henri Daudin dont il prolonge certains développements en collant au programme fixé dans l'avant-propos du livre *De Linné à Lamarck* :

Comme le montrera le plan même du livre, tout le mouvement de pensée duquel il traite nous a semblé dépendre du jeu de deux idées très distinctes et souvent antagonistes : - idée d'une classification « systématique » ou « méthodique » qui, procédant d'après des caractères déterminés, distribue un ensemble d'êtres donnés en fractions de plus en plus petites, toujours subordonnées, définies et circonscrites d'après des règles fixes ; - idée d'une série « naturelle » qui relie les uns aux autres tous ces êtres par une suite continue de « rapports » indissolubles¹².

Comme on le voit dans cette citation, que Foucault ne reprend pas (il mentionne seulement Daudin en passant), le problème de la classification (avec l'opposition majeure du Système et de la Méthode) se trouve ainsi articulé, dans le cadre d'une réflexion sur le savoir

¹² Henri Daudin, *De Linné à Lamarck. Méthodes de la classification et idée de série en botanique et en zoologie (1740-1790)*, Paris, Félix Alcan, 1926-1927 ; rééd. PUF, 1983, p. II.

classique de la nature, au problème de la chaîne des êtres ou de la continuité naturelle. Ce second problème évoqué par Daudin fera l'objet du paragraphe suivant des *Mots et les choses* : « Le continu et la catastrophe ». Fort de ce cadre épistémologique général, repris et transposé dans l'archéologie, Foucault réalise alors un grand nombre de fiches de lectures à partir des ouvrages de Daudin, non seulement *De Linné à Lamarck*, mais aussi *Cuvier et Lamarck*¹³. Ces fiches seront regroupées dans les intercalaires « Cuvier », « Geoffroy Saint-Hilaire » et « Lamarck » du dossier « Histoire naturelle » et seront utilisées pour la seconde partie des *Mots et les choses*, en particulier pour le chapitre consacré à « Cuvier ». Les ouvrages de Daudin offrent donc à l'archéologue une matière, des références précises et documentées, et une orientation d'ensemble dans un champ de savoir complexe et technique (les systèmes de classification à l'âge classique et les représentations de la nature qu'ils impliquent).

Pourtant, il est clair aussi que l'opération archéologique des *Mots et les choses* ne s'en tient pas là et qu'elle consiste en réalité à se dégager de ce cadre épistémologique fixé par Daudin. Ce qui retient en effet l'attention de Foucault, c'est moins l'existence d'une alternative historique entre deux protocoles de caractérisation et de mise en ordre des espèces, avec leurs différences propres, avec leurs avantages et leurs défauts respectif, que la possibilité de les rapporter à un même « réseau de nécessité »¹⁴, ou encore de leur assigner un même socle épistémologique, celui qui renvoie « la connaissance des individus empiriques » dans leur identité singulière au « tableau continu, ordonné et universel, de toutes les différences possibles »¹⁵. A la différence de l'historien des sciences naturelles et des méthodes de classification à l'âge classique (Daudin), auquel il emprunte pourtant volontiers ses références pour constituer son propre fichier de citations, l'archéologue ne cherche donc nullement à prendre position en faveur de l'une ou l'autre de ces procédures de classification (au nom de quoi, de quelle vérité le ferait-il ?) :

¹³ Henri Daudin, *Cuvier et Lamarck. Les classes zoologiques et l'idée de série animale (1790-1830)*, Paris, Félix Alcan 1926-1927, 2 tomes.

¹⁴ Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 1191.

¹⁵ Ibid., p. 1196.

il s'intéresse plutôt à l'*a priori* historique qui a rendu possibles *et* le Système *et* la Méthode, comme ces manières distinctes, mais au fond essentiellement complémentaires, de classer les individus naturels en fonction de ce qui d'abord les différencie (et non sur la base de leur ressemblance manifeste) : « Méthode et Système ne sont que les deux manières de définir les identités par le réseau général des différences »¹⁶.

Concluons sur ce premier point. Le fichier d'archives que représente l'imposant « Dossier préparatoire aux *Mots et les choses* » ne constitue donc pas seulement un fonds contingent de références pour l'archéologue qui y puiserait librement des citations à valeur ornementale. La constitution même de ce fichier, sa réalisation matérielle (par la sélection des citations mises en fiches, par le classement et l'utilisation des fiches qui le composent), participent pleinement de l'opération archéologique qui implique une réorganisation d'ensemble de l'histoire des savoirs fondée sur le principe suivant : les choses dites et pensées, les éléments de discours recueillis et réagencés dans le fichier, importent davantage que ceux qui les ont dites et pensées dès lors qu'elles renvoient à cet ordre du dicible et du pensable qui précède et conditionne le savoir. Le fichier d'archives, intermédiaire entre le travail documentaire (de l'ordre de la prise extérieure et de l'archivage) et le récit archéologique (la reprise orientée, depuis le cadre structurant de l'*épistémè*), est ainsi cet espèce de laboratoire où s'opère la capture des choses dites et pensées dans l'écriture et la pensée archéologique qui les ordonne et les éclaire en retour.

Le Journal intellectuel : méditations méta-archéologiques

Venons-en à présent à cet autre laboratoire de l'archéologie foucauldienne, qui consiste dans la suite de notes éparses rassemblées dans le « Journal intellectuel » de Foucault principalement entre mars 1963 et

¹⁶ Ibid., p. 1197. Il serait possible de faire des remarques analogues à propos de la constitution et de l'usage du dossier intitulé « Analyse des richesses » (voir sur ce point L. Paltrinieri, « L'«Analyse des richesses» dans *Les Mots et les choses* ». In : Philippe Artières et al., dir., *Michel Foucault*, Éditions de l'Herne, 2011, p. 122-129).

décembre 1965 (cahiers 3 et 4), au moment même où il a dû rassembler le matériau des *Mots et les choses*, constituer son fichier d'archives et même entamer la rédaction de l'ouvrage qui paraîtra en 1966¹⁷. Il s'agit donc cette fois d'archives de Foucault lui-même, mais qui n'avaient pas pour lui évidemment le statut d'archives : c'est-à-dire qu'il ne les a pas lui-même constituées comme archives. Nous avons plutôt affaire ici au devenir-archive pour nous de la pensée et de l'œuvre de Foucault — qui viennent se matérialiser dans ces traces.

Or, force est de constater que la nature et le contenu même de ces notes sont tout à fait différents de ce qui a été présenté jusqu'à présent. D'abord, le volume n'est pas le même : quelques dizaines de pages ici contre plus de 850 fiches précédemment. Il ne s'agit pas non plus d'un recueil de citations ni à proprement parler de notes de lecture, même si les propos, comme on va le voir, sont émaillés de quelques références, au demeurant très lacunaires. Ce sont plutôt des notes de travail, auxquelles il faut sans doute prêter un caractère exploratoire plus que préparatoire — ce qui en fait l'intérêt mais aussi la limite, et la difficulté, d'un point de vue interprétatif. En d'autres termes, ce n'est pas une pensée constituée qui se livre, il s'agit plutôt d'une réflexion à vif, le plus souvent tâtonnante, une pensée au jour le jour qui se cherche et se reprend en avançant, aussi en s'écrivant, et dont nous pouvons dire seulement, pour commencer à la caractériser quant à son objet, qu'elle est d'ordre *méta-archéologique*, au sens où elle porte essentiellement sur le sens et les enjeux d'une démarche « archéologique ». A la lecture de ces pages, nous comprenons déjà que cette démarche n'est pas du tout assurée d'elle-même après la publication de *l'Histoire de la folie* ni même de *Naissance de la clinique* et alors même que ce dernier ouvrage porte bien dans sa lettre une référence déterminée à l'« archéologie » (« Archéologie du regard médical »). En parcourant ces cahiers, nous mesurons donc d'abord ce qu'il y a d'excessif — ou d'illusoire — à tenir rétrospectivement dans l'unité ou même dans la cohérence d'ensemble

¹⁷ La « Chronologie » de Daniel Defert signale en effet qu'une première rédaction du « livre sur les signes » est achevée à la fin de l'année 1964 (*Œuvres*, p. XIIX).

d'un projet ou d'un programme « archéologique » les livres publiés par Foucault jusqu'en 1966¹⁸.

Alors, une fois ces précisions apportées, que faut-il retenir de ces notes exploratoires ? Et notamment : constituent-elles, et à quel titre, ou dans quelles limites, le laboratoire de l'archéologie du savoir dans la forme que lui donneront *Les Mots et les choses* ? Le thème général de cette recherche est annoncé dans une note datée du 12 mars 1963 (Cahier 1) : « Faire une histoire non de la philosophie, non des idées mais de la pensée. Des signes de la pensée » - tels qu'ils sont déposés dans « l'épaisseur des institutions, des littératures, des philosophies ». Ce thème est prolongé par la proposition suivante : « Peut-être pourrait-on dire qu'il y a, à côté ou en-dessous des formes collectives de l'opinion et des systèmes de philosophie, des structures de pensée, une sorte de « ça pense ». Pensée qui, par définition, est hors de tout *cogito* ».

Or, la suite des notes donne à cette première proposition (où nous pourrions être tenté de reconnaître le projet le plus général de Foucault) une double assise qui marque une forme d'indécision théorique quant à la démarche à suivre. Dans un premier sens, l'histoire de la pensée s'apparente en effet à une « analyse des formations culturelles » dont le modèle est manifestement fourni par les travaux de Georges Dumézil (*L'Héritage indo-européen à Rome*, publié en 1949, est alors mentionné). Mais cette histoire se trouve également projetée du côté d'une analyse phénoménologique (d'obédience husserlienne) qui donne à l'archéologie la tournure singulière d'une « sciences des archées »

¹⁸ Il faut noter que, lorsqu'il introduit ce terme d'« archéologie » dans la préface des *Mots et les choses*, c'est avec une certaine réserve et entre guillemets : « [...] en ce récit, ce qui doit apparaître, ce sont, dans l'espace du savoir, les configurations qui ont donné lieu aux formes diverses de la connaissance empirique. Plutôt que d'une histoire au sens traditionnel du mot, il s'agit d'une 'archéologie' » (*Œuvres*, p. 1042) On peut s'interroger sur ces guillemets qui encadrent et aussi fragilisent cette notion d'archéologie au moment même où elle s'annonce. Il faut peut-être y voir l'indice que la provenance de cette notion au sens où Foucault l'emploie en 1966, est encore indécelable. Elle est en tout cas sédimentaire. Foucault indique par exemple en 1971 que « Kant utilisait ce mot pour désigner l'histoire de ce qui rend nécessaire une certaine forme de pensée » (*Dits et écrits*, v. 2, texte n. 97 [1971], p. 221). Mais Foucault a pu trouver également cette référence à l'« archéologie » dans les cours de Merleau-Ponty où elle sert à définir notamment sa propre démarche d'une phénoménologie de la perception. Enfin, pour rendre compte de l'historicisation du champ d'application de cette notion, il faut encore se rappeler que Georges Dumézil désigne son propre travail d'historien des mythologies comme celui d'une « archéologie des comportements et des représentations » qu'il entendait mettre « au point à côté de l'archéologie des objets et des sites » (*L'Héritage indo-européen à Rome*, Paris, Gallimard, 1949, « La Montagne Sainte-Geneviève », p. 43).

(développée notamment dans le cahier 5) qui confronte alors l'histoire de la pensée au thème (surprenant au milieu des années 1960) d'une « pensée de l'origine ». Nous verrons que c'est la notion d'événement qui vient opérer, de manière encore fragile, la jonction entre ces deux versants de l'« archéologie » foucauldienne.

Dans les notes du Cahier 3 (1963), on peut observer les hésitations, voire les ambiguïtés de la réflexion foucauldienne sur la réflexion foucauldienne sur l'archéologie. La référence à Dumézil est explicite (à travers la mention de *L'Héritage indo-européen*) : elle alimente en tout cas une première ligne de réflexion qui, dans l'écart par rapport à l'histoire de la philosophie ou encore à l'histoire des idées, vise à définir les conditions d'une « analyse de culture » ou des « formations culturelles » qui mettrait au jour, selon les termes de Foucault, « les couches de la proto-histoire (de cette proto-histoire qui ne cesse de courir sous la diachronie historique) »¹⁹. Ce qui apparaît ici, c'est au fond le problème essentiel qui se pose à Foucault : il ne veut pas abandonner la dimension historique de l'analyse, mais il ne veut pas non plus s'y abandonner (comme le fait l'histoire des idées). Il faut donc envisager une dimension fondatrice de l'histoire elle-même et qui soit par rapport à elle à la fois dans un retrait et dans une ouverture - rendant pour ainsi dire disponible, dans l'ordre diachronique du changement, la transformation des « formations culturelles » et avec elles des systèmes de représentation, des idées. L'enjeu est ici de quitter le plan de l'analyse diachronique pour rejoindre le plan du « proto-historique » qui conditionne les manifestations historiques en présentant le réseau de nécessité où elles se fondent et trouvent leur signification essentielle. Le « proto-historique », c'est alors si l'on veut une première version, para-dumézilienne, de l'« *a priori* historique » dont Foucault avance d'ailleurs directement le concept dans une note ultérieure (datée du 13 juillet). Dans une note du 16 mai, sur le même thème, c'est un autre paradigme, linguistique et saussurien, qui vient reprendre la même idée :

¹⁹ Notons que Dumézil parlait également, dans *L'Héritage indo-européen*, d'« anté-histoire », une notion qui entretient une certaine proximité avec celle d'*a priori* historique : l'anté-historique n'est-il pas ce qui précède et rend possible, donc aussi intelligible, la diachronie historique ?

Quelque chose peut-il exister qui serait par rapport aux opinions exprimées ce que serait la langue par rapport à l'acte de parole, c'est-à-dire un système d'idées – une idéologie dont l'ensemble ne serait jamais actualisé en sa totalité, jamais présent tout entier dans une opinion exprimée, mais qui serait sa condition de possibilité ?

Et Foucault d'ajouter : « Cet élément, en un sens abstrait, serait le seul élément sur lequel l'histoire pourrait mordre ; en tout cas sur lequel on pourrait faire une analyse historique ». A nouveau la question directrice est celle de l'objet de l'histoire, de l'analyse historique. Or la réponse avancée renvoie à cet élément d'ordre systématique (comme l'est la langue) et *a priori* (irréductible à tout acte de parole puisqu'il le conditionne) : le conditionnant n'est pas soustrait à l'histoire mais ce dont l'historicité conditionne la variété des formes prises par le conditionné, la transformation du conditionné.

Cette première vague de réflexions menées dans le sillage de Dumézil mais à un niveau qui reste celui de l'analyse méthodologique de l'histoire (sans entrer donc dans le détail des travaux de Dumézil), conduit alors Foucault à opérer une jonction avec la phénoménologie husserlienne, en particulier à partir de *L'Origine de la géométrie*. Il faut rappeler qu'en 1959-1960, le cours du lundi de Merleau-Ponty au Collège de France portait précisément sur ce texte husserlien, alors non traduit (ces notes de cours ont été édités depuis par Renaud Barbaras²⁰). Rappelons également que Derrida avait publié sa traduction de ce texte en 1962 avec une longue introduction, où nous pouvons lire par exemple ceci, qui résonne étrangement avec ce que nous venons de lire dans le Journal de Foucault :

Ainsi, devant ce qui est, de part en part, une aventure historique dont le fait est irremplaçable, une lecture et un discours a priorique et eidétique devraient être possibles [...] *Enchaînements-purs-de l'histoire, pensée-apriorique-de l'histoire*, cela ne signifie-t-il pas que ces possibilités ne sont pas en elles-mêmes historiques ? Nullement, car elles ne sont rien que les possibilités de l'apparaître de l'histoire comme telle hors de

²⁰ Maurice Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'Origine de la géométrie de Husserl*, Paris: PUF, « Épiméthée », 1998.

laquelle il n'y a rien. C'est l'histoire elle-même qui fonde la possibilité de son propre apparaître²¹.

Chez Derrida (lecteur de Husserl et de Foucault) et chez Foucault (lecteur de Dumézil et de Husserl), nous trouvons au fond le même questionnement qui porte sur la phénoménalité historique et sur la manière de rendre compte de cette phénoménalité sans sombrer dans le relativisme historique ni dans l'idéalisme transcendantal. C'est dans cette voie étroite que Foucault engage résolument la réflexion dans la suite de ses notes, aiguillonné par cette question (25 juin 1963) : « Peut-on mener une analyse concrète dans le domaine historique qui ait en même temps une valeur critique », c'est-à-dire qui interroge la phénoménalité de l'histoire sur son fondement ou sa condition de possibilité ? Ce type d'analyse se trouve identifié un peu plus tard à celui que mènerait une étonnante « science des archées », attentive à ces ouvertures-origines qui rendent possibles et « ne cessent de maintenir ouvert le champ des possibilités » (13 juillet). L'archée n'est donc pas de l'ordre de l'originaire mais plutôt de l'ordre de l'*a priori* qui conditionne et ouvre un champ de possibilité, donc aussi la possibilité d'une histoire qui se déploierait à la fois sur le plan empirique et sur le plan transcendantal. Comme l'écrit Foucault : « Un *a priori* historique, si l'on veut ».

De l'archée à l'événement

L'archée est en ce sens le nom phénoménologique de la « proto-histoire » dont Foucault a emprunté le concept à Dumézil. Foucault cherche bien dans ces notes à articuler analyse des formations culturelles (qui font prévaloir l'empiricité de ces formations historiques, mais sans renoncer à la mise au jour des éléments conditionnant cette empiricité) et science des archées (qui arrime cette phénoménalité historique aux conditions de son apparaître, de sa phénoménalisation). Si bien que lorsque la notion d' « archéologique » apparaît (enfin), pour

²¹ Edmund Husserl, *L'Origine de la géométrie*. Paris : PUF, « Épiméthée », 1962, « Introduction », p. 56.

désigner ce niveau d'analyse intermédiaire, Foucault note qu'il faut le définir par rapport à l'empirique et au transcendantal mais sans confondre ces deux niveaux (comme le fait l'anthropologie). Et c'est alors la notion d'événement qui s'impose, une fois qu'on a évacué la fausse alternative, le faux dilemme de l'événement et de la structure. En effet, « l'événement n'a pas de sens empirique, mais transcendantal, mais archéologique. L'événement n'est pas ce qui a lieu, mais ce qui donne lieu : ce qui ouvre, constitue et fonde l'espace des structures, des réseaux, des combinaisons... » (15 juillet 1963). Passé au tamis de l'événement et même de l'événementialisation de l'histoire, l'archéologique, c'est donc l'élément transcendantal de l'historique, « *l'a priori* historique, si l'on veut ». La science des archées, devenue archéologie, se fait science des événements.

Nous trouvons ainsi, dans un langage d'abord très marqué par la phénoménologie, ce lexique de l'« événement » qui marque de manière décisive le récit archéologique des *Mots et les choses*. Et qui marque aussi inmanquablement les notes de Foucault lorsqu'il évoque par exemple, dans le cahier 4, cette charnière de la fin de la représentation, ce seuil de la modernité qui met face à face Kant et Sade : « L'événement, ce n'est ni Kant ni Sade, mais qu'ils soient contemporains » (15 juillet 1964) ou encore : « La contemporanéité de Sade et de Kant désigne sans doute un événement d'une grande importance archéologique » (16 juillet 1964). Dans ces formules, très proches de celles des *Mots et les choses*, l'événement renvoie archéologiquement à cette ouverture qui désigne aussi bien une béance qu'un seuil, un écart qu'un passage : c'est-à-dire au fond le franchissement d'une limite, de l'ordre de ce que Foucault nomme, avec Bataille, une transgression : « Le passage d'une limite (franchissement de cette limite *et en même temps ouverture de cet espace par où passe la limite*) » (16 juillet 1964, nous soulignons).

Dans la suite de ces notes, Foucault développe alors le plan d'un ouvrage (qui ne sera jamais écrit mais dont l'allure évoque bien certains aspects saillants des *Mots et les choses*) et dont le thème général serait

« la pensée de l'origine »²². La succession des chapitres proposés pour ce « livre à venir » déclinent d'ailleurs eux-mêmes les différentes significations de l'origine : « I. L'archéologie ; II. Pensée critique et anthropologie ; III. La transgression ; IV. Penser et parler ». « I. L'archéologie », c'est la science des « archées » au sens d'événements qui ouvrent la possibilité d'un (nouvel) espace de pensée – Foucault note un peu plus tard : « L'archéologie, c'est l'analyse des positivités dans la direction de l'origine » (23 août 1964) ou encore la « science des partages [...] du geste qui ouvre les différences, c'est-à-dire le partage » (28 août 1964). « II. Pensée critique et anthropologie », où l'origine se trouve prise dans le cercle, ou encore dans la « communication répétitive » (15 juillet 1964) de l'empirique et du transcendantal (c'est le thème de l'anthropologie comme dégradation de la pensée critique tel qu'il est étudié dans la thèse complémentaire et repris à la fin des *Mots et les choses*). « III. La transgression », qui marque, sous un horizon nietzschéen-bataillien, la « prise au sérieux de l'origine » dans l'ouverture qu'elle suppose (et non dans sa clôture empirico-transcendantale et anthropologique). « IV. Penser et parler », enfin, où s'annonce une réflexion sur « l'infini du langage », c'est-à-dire sur le langage comme transgression indéfinie (sans doute Sade mais aussi Blanchot lecteur de Bataille dans *L'Entretien infini* : il est dit à la fin du cahier précédent que « la sciences des archées est découverte des expériences-limites », 16 juillet 1964) – ce thème renvoie au « retour du langage » qui signe la disparition de l'homme dans les dernières pages des *Mots et les choses*.

A la lecture de notes, on est frappé de constater que, progressivement, Foucault prend ses distances avec la phénoménologie, dont il était pourtant parti et à laquelle il avait puisé les ressources de son analyse de l'origine. Il y a maintenant deux concepts de l'origine qu'il convient de distinguer. Ainsi : « L'origine phénoménologique, c'est la science même de l'idéalité essentielle. Alors que précisément, l'origine ne fait pas autre chose que d'ouvrir une distance, [...] libérant un

²² Il est possible de souligner ici l'intérêt continu que Foucault porte à cette notion d'« origine », dont il suit en quelque sorte les modulations et les torsions dans la pensée moderne, de Husserl (*Ursprung der Geometrie*) à Nietzsche (voir « Nietzsche, la généalogie l'histoire » (1971). In: *Œuvres*, v. 2, p. 1281-1304).

espace où prennent place les positivités concrètes » (7 septembre 1964). L'archéologie n'essentialise pas l'origine, elle vise plutôt à lui rendre sa dimension (événementielle) d'ouverture d'un espace d'accueil des positivités concrètes, ou encore des savoirs positifs.

Conclusion

Il reste que, dans ces cahiers de notes, l'analyse des positivités est complètement absente. Elle a complètement disparu au profit de cette interrogation à caractère très spéculatif sur les formes et les métamorphoses de la « pensée de l'origine » dont l'archéologie du savoir, et des sciences humaines, apparaît alors comme la lointaine, très lointaine héritière. Se dessine alors la figure paradoxale d'une « archéologie » sans savoirs et sans archives (au sens du matériau documentaire dont l'archéologue se saisit pour reconstituer l'archive d'une époque) qui s'élabore patiemment au fil de ce qui constitue plutôt pour nous aujourd'hui l'archive de la pensée foucauldienne de l'archéologie. On comprend alors qu'au moment même où il accumulait ses fiches de lecture, Foucault n'était pas déjà l'archéologue des *Mots et des choses* puisqu'il s'interrogeait alors, et de manière très aigüe, moins sur le statut de ces archives que sur le statut de l'« archée ». Il est très étonnant de constater l'écart entre ces régimes d'écriture et ce qu'ils impliquent comme rapport à leur objet : le travail de la citation vaut comme un découpage à distance, c'est une intervention externe sur le discours d'un autre qu'il s'agit moins de s'approprier que de le soustraire à l'emprise première de l'auteur ou de l'œuvre. Travail soustractif donc. À l'inverse, les méditations méta-archéologiques des cahiers forment un exercice intellectuel de nature réflexive dont l'objet même est le rapport des signes de la pensée à l'impensé qui en produit le sens (*Sinnbildung*) ou l'événement. Ce n'est qu'une fois identifiée la dimension proprement historique, voire historienne, de la démarche archéologique que les archives du savoir peuvent être rapportées à ce type d'analyse qui tient le savoir pour la positivité de la pensée (7 septembre 1964) en même temps que pour l'élément de son historicité.

Ce qui manque à la « pensée de l'origine » pour être une archéologie du savoir, et non seulement une sciences des archées ou encore une « réflexion sur les archées », sur les structures d'origine, c'est bien l'historicisation de l'événement dont les cahiers soulignent à l'envi la teneur historique mais occultent la dimension proprement historique. C'est seulement avec ce registre positif de l'historicité des savoirs que la « pensée de l'origine » — qui « fait retour à l'origine à partir de la positivité du savoir » (7 septembre 1964) — devient, chez Foucault, archéologie du savoir.

Reçu: 01/10/2016

Received: 10/01/2016

Approuvé: 20/10/2016

Approved: 10/20/2016